

Pierre Assante

Ce que j'aime



Ces poèmes

ces poèmes
j'imagine les avoir écrits sur une petite table
comme celle-ci

nous serions chez nous et en silence

j'écrirais près de toi

rien d'original sans doute
mais peut-être un instant
qu'un ami aimerait retrouver en lisant
en me lisant
ou bien une petite histoire avec des mots
banals et tendres
en jeu scandé
jusqu'à ce que la parole suive le pas
d'une danse gaie ou langoureuse

tu lis mes poèmes

tu lis mes poèmes
ici il fait chaud

mon amour
nous avons marché longtemps
dans cette ville
où l'hiver rend tout encore plus sale
où l'on se sent plus seul encor
où l'on ne peut se séparer d'un ami
lâcher sa main
sans avoir peur du froid qui nous attend dehors

ma vie s'arrête un moment jusqu'à la prochaine rencontre
car ces rues ne m'intéressent pas

nous avons marché un long moment
l'un vers l'autre à notre rencontre
jusqu'à ce grand abri de béton et de verre
chaud et bourdonnant

tu pourras traverser la ville

tu pourras traverser la ville
encore courir et perdre ton assurance
pas un doigt ne déborde
les portes de la vie

tu es comme une barque qui s'entrouvre
sans que craquent les cordages de la forêt

une pluie dans les arbres
passe un café recuit
où le grand vent s'accorde

tu t'élanceras dans mes bras
et les portes de la vie
noueront une odeur de marbre

un long défilé de statues
crie une géométrie circulaire

tu diras que tu m'aimes

un écho longuement circule dans mes nerfs
à la millième fois tu rouvriras les bras
silencieusement

il fallait qu'il en soit ainsi
car tout écho est l'appel du millième besoin de vivre

en traversant la ville
du fond des temps
une étrange météorologie des sentiments et des heures
est là patiemment assemblée à partir de quel mal

à tes lèvres converge l'enchevêtrement
de mes gestes quotidiens et futurs

un petit enfant roux attend le temps qui passe

un petit enfant roux attend le temps qui passe

il tourne autour de l'arbre qui tend ses feuilles

une deux trois feuilles et l'arbre saute la barricade

un petit enfant roux et l'arbre me saluent

de la main je tamise le vent

une deux trois le vent saute l'arbre

quand j'ai tourné trois fois autour de la barricade

le temps est passé où je t'attendais

tu es là

je tourne je tourne

je tourne je tourne
un pétale de rire
un pétard deux pétards
doux doux

un silence
dans une assiette bien au frais
une grappe d'étoiles je tourne je tourne

des fleurs au milieu de mon nez
pourquoi pas
deux yeux

jolis jolis
oh la la le rire
quel rire un bruit fumant
un pas deux pas
une suite pour la vie
pour la vie

ma douceur terne au midi

ma douceur terne au midi
éclatée des miettes silencieuses
sorte de courbe unique et belle
je te tourne serrée et polie
aux yeux des œuvres miséreuses
je te déchire et te dentelle

je définis ton apparence
l'ordinateur émerveillé
les buildings en pente tragique
suivant tes traits et ta mouvance
dans cet univers ruellé
et la messe des prisunic

je t'ai conduite et veillée
surprise et déferlée encore
dans l'abri de repli et de sable
les vagues échangent leur nausée
le grand froid et le nord
pour ton sang vulnérable

puis ton effort irrespirable
ton pas d'orage s'éclaire
les éclats d'haleine les phares
tendent et fondent les câbles
le ciel jaunit les brumes errent
le flot s'unit et se sépare

les fumées ballantes les marées
pèsent et s'enlisent au matin
ma douceur terne il faut partir
la buée d'herbe disparaît
viens le vent s'étire et s'éteint
ma caresse claire mon navire

je dis que ces rues ne m'intéressent pas

je dis que ces rues ne m'intéressent pas
cependant tu sais bien que je ne peux m'empêcher
même lorsque nous sommes ensemble
d'écouter
d'ausculter pour ainsi dire
les foules qui les parcourent

tu sais aussi que je ne peux entrer dans un bar
sans arrêter mon regard sur chaque visage

ces rues et ces hommes
je ne peux en fait que les aimer
ils font partie de ce qui est en moi
depuis mon enfance

ma rue
ma ville

ils sont uniques comme toi
et je ne sais plus lequel appartient à l'autre

je vous dis comme je vous vois

je vous dis comme je vous vois

dès que le soleil se lève

je vous dis courbés de sommeil

quand la ville au matin s'éveille

quand je vous dis j'entends vos voix

et vous que dites-vous de moi ?

cinq soleils de la nuit

cinq soleils de la nuit

nos voix
ce tremblement de feuilles
de feuilles minuscules et aiguës
perdues
dans la forêt
 mon cœur

nos cœurs
ce jaillissement de sang
qui enfle le corps au fil des guerres
perdues ou gagnées
sur le tapis des jeux nécessaires

nos jeux
ce déploiement rectiligne
des floraisons mêlées
 inverses
vers l'issue d'une nouvelle saison

nos saisons
ce soleil qui s'ouvre sur le réveil
inonde le lit
bouscule les menaces au contour
oublié
 des pluies

nos pluies
ce dos courbé dans l'ombre continue des nuages
l'oreille attentive avec
le souffle adouci
l'averse printanière
la dissonance dégradée
 du murmure de nos voix

ouvrez vos yeux dit le poète

ouvrez vos yeux dit le poète
encore une heure encore un pas
les soucis qui joignent vos doigts
ne les verrait-il pas peut-être

« à chaque pas il est des reîtres
qui vous brisent genoux et bras »
des portes qui ne s'ouvrent pas
avez-vous donc la clef cher maître

et puis les grèves les manifestations les élections

mon tout petit mon amour (publié dans « La Marseillaise » vers 1960)

mon tout petit mon amour
ils ont mis tu vois même des noms de fleurs
sur elle

ils ont mis des noms de tous les jours
de choses qu'ils aimaient pèle mèle

de rose ou de volubilis
en orient
ou en Espagne de femme
aimée comme tu en pleureras de joie
des noms de
flamme
comme l'étoile sur les édifices

de choses qu'on s'arrête pour voir
sur le bord de la route
la vie est longue et voilà longtemps que nous sommes partis
on la respire en tirant sur les chaînes
mon fils
mais la mort vient sans qu'on les ait rompues
toutes

alors laisse crier
fais voile vers la terre
des pétales ont peut-être jauni
tant qu'existe le désert la soif persiste
la peur aussi
mais en 17 l'oasis a fait trembler la mer

vois-tu il est dur de chanter pas à pas sur ces noms
mais ils sont aussi sûrs qu'il te reste de rires et de larmes
on le dit de plus en plus et en Grèce on en meurt sans vacarme
pour l'étoile ou la fleur
pour la révolution

la brise que le roc dispersait

quelle affaire

les matins sont plus forts les vagues vont monter
je crois que ce rayon dans les eaux est celui de l'été
je crois que ce clairon est celui des batailles sans guerre

ah qu'importe la césure et la rime aux mots que j'écris

ah qu'importe la césure et la rime aux mots que j'écris
toi qui vécut cent fois et mourut et sua sur ta propre poussière
et qui fut à souffrir à aimer à haïr simplement pour ma vie
je demande pardon aujourd'hui par ma voix de ta propre misère

ah tout ce temps passé pour cet instant présent
tous ces rêves perdus pour fabriquer mes rêves
tous ces chagrins flétris pour ces chansons d'antan
et tous ces arbres morts pour ces gouttes de sève

quel malheur cet espoir sans fin sans issue sans recours
ah frère que sur toi tombe enfin une larme un sourire une flamme
une flamme à la douceur triste et forte un frôlement de l'âme
une femme un abri un silence un ciel bleu un amour

je ne peux séparer ce qui est devant mes yeux

je ne peux séparer
ce qui est devant mes yeux

les balcons blancs et les arbres
le linge étendu et la mer

tout petit j'ai habité une maison indépendante
d'où je voyais vivre la vallée

je suis monté sur un canasson de labour
et j'ai amené la chèvre brouter

j'ai vu les oliviers et parfois la neige
des sentiers de colline jusqu'à la mer

plus tard j'ai connu la mer
et les dessous de la mer
j'ai pêché au milieu des vagues et des rochers

maintenant je fais partie de l'accent et des maisons
j'imagine facilement les sables du Lacydon
et le départ d'Euthymènes accosté aux docks antiques

je connais les joies et les peines
de ceux qui parlent dans les bars ou autre part
j'ai bien aimé celui qui a dit dans le temps
« Marseille n'est pas Chicago
mais la ville des dockers
et des travailleurs »

une grande race sans nom

une grande race sans nom
inscrite au flanc des vents qui passent
mon ami mon ami au fond
tirant les blocs qui se défont
ride les eaux à la surface

froides sans cesse elles s'en vont
cachant de leur pli les crevasses
à peine nées déjà s'effacent
l'écume éperdue et les traces
que fait l'effleur des tourbillons

mais les oiseaux de haute taille
que la mer longuement poursuit
survolent en criant les failles
où le doigt des algues bataille
à crever au-dessus de lui
un miroir de larges entailles
tandis que la plaie se détruit
vague après vague au loin les pluies
l'eau des marécages et les puits
dans la forêt cachent leurs entrailles

un jour viendra la race vive
mon ami mon ami viendra
ayant repoussé le gravât
hors des lames des entrelacs
où le monde étonné dérive

sa voix volant arrive arrive
qui s'étend dans le contrebas
approche en oscillant la rive
et crie de vivre vivre vivre
au vent rauque qu'elle combat

je suis un révolté je l'écris

Ma jeunesse ce soir

je suis un révolté je l'écris
qui crie de vivre mal son amour
et ce sont les jours qui passent à mon
écoute sans trouver la façon
à chercher la ligne des labours
l'on croit perdre son temps et sa vie

ni plus ni moins les arbres meurent
et les animaux s'amourachent
je n'y peux rien les villes poussent

puis les uns ont le regret des mains
des seins purs et de leur cœur qu'ils n'ont
pu user jusqu'au bout les autres
la jeunesse oui compte les fautes
les chaînes les rivières sans pont
à perdre le sens de leur besoin

je suis le jeune et je suis le vieux
eux deux que seule l'heure sépare
le bonheur instant de jouissance
et la poursuite de sa vivance
cela est le miel brun de leur espoir
et la raison des songes pieux

la plus forte lame de l'émoi
la brise du conte réel c'est
encore la femme et l'enfant que
l'on tient dans ses bras que l'on marque
ou l'on croit à soi cela est vrai
pas à pas de sa bouche à sa voix

il est des reflets qu'il faut défendre
celui des cheveux celui du vent
ce n'est pas le motif d'une croix
un signe qu'on prend pour une foi
ni une étrange meute pourtant
cette raison commune à comprendre

là-dessus vient se mêler la pluie
les intermittences du rire
les défauts e communication
mes poèmes d'été mes soupirs
mes ruisseaux de gel mes oublis

J'avais dix ans

J'avais dix ans

J'avais dix ans
Dans les blés sifflent les criquets

Le soleil commence à rougir les herbes
Je voyais sa maison

Le moulin à eau qui entraîne la pompe
Mêle ses cris au bourdonnement de l'air
un mas sur le coteau

la charrette de foin frais
elle riait
roule dans une ornière
et blonde
penche dangereusement
de si jeunes yeux

tout cela est encore ici
toi que j'aime

qu'y a-t-il de changé
ceci est

ce sont des souvenirs qu'on arrache par lambeaux
mon enfance
et dont le métal terni
regarde
porte la gravure de songeries nouvelles
mon enfance

pour contempler un val d'oiseaux

pour contempler un vol d'oiseaux
ou le silence des étoiles
il faut élever son regard
car il est des gestes
inexplicablement
essentiels

quand un fracas de nuit blanche
s'étend dans tes nerfs
ronge ta peau et tes certitudes
souviens-toi
que les hommes
six jours durant
attendent le Dimanche

Sommaire

Page

2	Ces poèmes
3	dehors le vent
5	tu lis mes poèmes
6	tu pourras traverser la ville
7	un petit enfant roux attend le temps qui passe
8	je tourne je tourne
9	ma douceur terne au midi
10	je dis que ces rues ne m'intéressent pas
11	je vous dis comme je vous vois
12	cinq soleils de la nuit
13	ouvrez vos yeux dit le poète
14	et puis les grèves les élections les manifestations
15	mon tout petit mon amour
17	ah qu'importe la césure et la rime aux mots que j'écris
18	je ne peux séparer ce qui est devant mes yeux
19	une grande race sans nom
20	je suis un révolté je l'écris
22	J'avais dix ans
23	pour contempler un val d'oiseaux

**Pierre Assante 1960-1965,
revue « POEMES »
et
« CE QUE J'AIME »**
<http://pierre.assante.over-blog.com/>

TRIBUNAL CIVIL DE MARSEILLE

PARQUET
DU
PROCURER DE LA RÉPUBLIQUE
61A, RUE GRIGNAN
TÉLÉPHONE :
DRAGON 04-76 & 43-92
DRAGON 89-48 & 86-80

DÉPÔT LÉGAL

Nous, Procureur de la République, Marseille,
Certifions avoir reçu, conformément à la loi du
29 juillet 1881 sur la presse, une déclaration, du
sieur ASSANTE PIERRE-MICHEL
aux termes de laquelle il se propose de publier, en
qualité de gérant, un journal 1 seul
ayant pour titre :
CE QUE J'AIME
Ce journal sera imprimé chez Aur Ronéo
15 Avenue du G.E.F. Couze & Elyse
Marseille 13^e
Marseille, le 7 octobre 1969
Le Procureur de la République,

59/69



Imp. N° 213